



Résistant au sein du mouvement Vengeance, André Berniot a 21 ans lorsqu'il est arrêté le 12 mars 1944. Déporté le 21 mai 1944 au camp de concentration de **Neuengamme**, il est affecté au Kommando de Drütte-Watenstedt puis est évacué au camp de **Bergen-Belsen**. Matricule 30323. Il est libéré le 22 mai 1945, de retour à Bourges le 30 mai. Il pèse alors 32 kg.

André Berniot lors de la commémoration des morts et disparus de Vengeance en mars 1946 (collection privée)

[Le travail]

[A partir de novembre 1944] De nouvelles chaînes de fabrication d'obus furent montées. Les déportés allemands – pour la plupart détenus de droit commun – furent promus chefs d'équipe, « Vorarbeiter ». Ils eurent la faculté de choisir parmi un groupe de « musulmans »¹ désignés par avance. Cette sélection nous inquiétait du fait qu'on choisissait les plus maigres. Etait-ce une sélection pour la mort ? Cinq d'entre nous furent choisis, tous Français, par un des chefs d'équipe.

Les SS ayant de fortes présomptions [de sabotage] contre nous, nous fûmes mutés à d'autres postes plus pénibles. Celui qui me fut assigné le 10 décembre 1944 était réputé ne conserver son homme que quinze jours. C'est en effet le temps que j'ai pu tenir.

Dès ma prise de poste, j'ai compris que je ne tiendrais pas longtemps. Le Kapo, criminel allemand de droit commun, était au camp de concentration depuis 1934 ; il haïssait les « Franzosen », son équipe était composée, à pourcentage égal, de droits communs Allemands, de Polonais et de Russes. Dès mon arrivée j'ai constaté que je serais seul contre tous, le Kapo me reprochant déjà d'être Français, de n'être pas des leurs (criminels), en plus d'être un résistant, de n'avoir que 21 ans et seulement quelques mois de vie concentrationnaire, et il estimait que je devais subir les affres qu'il avait pu endurer.

Mon travail consistait pendant 12 heures d'affilée à récupérer à moins d'un mètre de la sortie d'un four continu avec poussoir automatique, une rangée de blocs de 40 kg environ, chauffés au rouge blanc, régulièrement déversés sur le sol. Je devais les ramasser avec une pince d'un mètre de long, les lever de près de 50 cm et les mettre verticalement sur un chariot posé sur un plan incliné les amenant à la presse qui les transformait alors en obus.

Il était exigé qu'à chaque descente de la presse il y ait toujours un bloc prêt à être formé. J'étais donc le responsable involontaire de la cadence. Si je manquais un des retours du chariot, le bloc était mal saisi et j'étais l'objet de diatribes virulentes et de coups nécessairement écourtés grâce à la cadence à respecter.

Ces conditions matérielles de travail étaient terribles. Je travaillais torse et pieds nus, muni de claquettes de bois, d'un pantalon trop long et trop large sans ceinture, celle-ci étant interdite ; nécessité oblige, un fil électrique récupéré je ne sais où la remplaçait. Malgré tout le pantalon tombait et traînait dans la calamine au rouge blanc provenant du four et de l'écaillage des blocs. Mes claquettes se consumaient inexorablement au contact de cet épais tapis incandescent : parfois il m'arrivait de les perdre et je me brûlais la plante des pieds.

¹ Déportés très affaiblis et amaigris, appelés ainsi pour leur teint blême

La chaleur intense m'asséchait la gorge, je devais très rapidement parcourir environ dix mètres pour aller me tremper la tête dans l'eau contenue dans un bac en pierre, boire goulûment (je buvais plus de 10 litres d'eau par jour, immédiatement transpirés, y plonger chacun de mes pieds et mon pantalon qui se consumait, et y faire refroidir ma pince ; cela douze heures par jour sans interruption, sans manger, avec seulement dans l'estomac, depuis le matin, une tranche d'un pain, composé en partie de sciure de bois, peu énergétique ! Je devais récupérer le temps ainsi utilisé et, rapidement m'efforcer de dégager des blocs coincés à la sortie du four.

Comme seul outil, j'avais une pince en fer. Je lui faisais faire un mouvement de rotation à 90° afin de déposer les blocs verticalement dans le petit wagonnet, juste assez grand pour les recevoir, que je poussais vers la presse. La pince récupérait, trop facilement à mon gré, la chaleur, je travaillais sans gants et cette chaleur intense et le mouvement constant de rotation des bras de la pince me brûlaient les mains et me limaient les paumes. Bientôt je fus obligé d'utiliser un des bras de la pince avec un de mes coudes. Des phlegmons apparurent rapidement, d'autant plus que je buvais énormément d'eau. Tous mes doigts chargés d'oedèmes étaient aussi gros que des cannes, je ne pouvais plus les plier.

Cela se passait en décembre 1944. Dehors le froid était intense, il atteignait -30°. L'épaisseur de la neige était d'environ quinze centimètres. Nous terminions le travail soit le matin, soit le soir, à la nuit. Quittant un espace particulièrement chaud et étouffant, nous tombions sans transition de la chaleur du four à ce froid intense avec uniquement notre chemise et notre pyjama rayés comme vêtement, une casquette mais pas de chaussettes, pataugeant dans la neige...

Mon état empira jusqu'à Noël. Exténué, ne tenant plus debout, je tombai à plusieurs reprises dans la calamine qui me brûla le corps et les bras. Le lendemain de Noël, je tombai plus de dix fois. Le Kapo terriblement en colère me maltraita mais me changea de poste. Je passai au « sable », le dernier poste de la chaîne, où je devais ranger les obus après refroidissement partiel. Je devais les soulever et les mettre dans une benne cylindrique assez profonde qu'un pont transporteur emmenait aux chaînes d'usinage où j'avais travaillé. Plusieurs fois je vacillais et tombais la tête en avant dans cette benne sans pouvoir me relever.

La dernière fois, je m'évanouis, le soir à la fin du travail.

[Le Revier]

Quelques gars de mon équipe me ramenèrent au camp puis me portèrent à l'infirmierie. Depuis plusieurs jours, je m'y rendais pour quémander des soins pour mes membres. Le premier jour l'infirmier m'amena devant une table sur laquelle se trouvaient uniquement trois pots blancs contenant chacun une pommade de couleur différente, jaune, noire et blanche, et une spatule vraisemblablement unique puisque teintée de ces trois couleurs. Le prétendu infirmier la trempa, apparemment au hasard dans le pot à pommade jaune et m'en appliqua sur les doigts et les autres plaies en essuyant bien la partie plate. Il fit de même pour le déporté suivant ! Il me dit : « Je te mets de la jaune, tu me diras demain si elle t'a fait du bien, sinon, je t'en mettrai une autre ». Vu les résultats, je changeai chaque jour de couleur.

Maintenant il ne s'agit plus de pommade. J'ai les quatre membres et le corps en piteux état, le moral aussi. Je suis seul, sans un Français auprès de moi pour me reconforter.

Le Revier était plein : un châlit pour trois ; impossible de se retourner ou de se mettre sur le dos. J'ai des pansements en papier hygiénique extensible aux quatre membres, on m'a passé des mèches de coton à chacune des phalanges de chaque doigt. Il n'y a que des ciseaux à bouts ronds, peu importe ! La peau est si gonflée qu'elle éclate, le sang mais aussi l'humeur sortent. Cela me soulage partiellement.

Trois ou quatre jours après, on m'appelle avec quelques autres déportés pour refaire nos pansements. On donne un seau au plus valide avec l'ordre d'aller au Waschraum² le remplir, en précisant : « Un seau pour quatre hommes ! » Nous le suivons. Un seul seau s'avère trop petit pour moi seul ! J'attends que les autres aient fini d'arracher leurs bandeaux de papier pour prendre possession du seau. Le contenu est infect, rouge de sang et plein de déchets de papier, bien insuffisant pour mouiller mes quatre pansements. Plusieurs Russes et Polonais passant près de moi restent indifférents. Un Polonais s'arrête cependant, je lui montre mes quatre membres aux pansements à moitié défaits et le seau. Il m'amène un seau plein. Je peux enfin nettoyer mes plaies, les mèches ont été efficaces, mes doigts sont désenflés mais tous recouverts de papier collé sanguinolent. Cette scène se reproduisit plusieurs fois. J'avais maintenant un châlit pour moi seul, au 1^{er} étage ; au-dessus et au-dessous les places étaient occupées.

² Toilettes

Nous étions le 4 janvier 1945. Vers 20 heures, le gars du dessous se lève précipitamment en vociférant contre moi, arrache ma couverture, me prend par un bras et m'expédie au sol : il croit que j'ai uriné sur lui. En me relevant, je m'aperçois que mon pansement de droit est sanguinolent. Je comprends vite. L'infirmier, qui est Français, ayant entendu la bagarre, arrive. Lui aussi il a vite compris : « Sens-tu tes doigts ? - Non - Tu as la gangrène ! Il faut immédiatement t'opérer car demain il sera trop tard, ton autre main risque d'être atteinte et tes pieds aussi ! Décide, on se débrouillera avec les moyens du bord ! »

C'en était trop. Mes plaies me faisaient souffrir, je venais de me « faire casser la figure », j'apprenais qu'il fallait me couper un bras et peut-être le deuxième, que j'allais certainement terriblement souffrir, et peut-être pour rien étant donné les faibles moyens dont disposait l'infirmerie. Je me voyais cul-de-jatte et amputé des bras à vingt-et-un ans ! L'infirmier partit un moment puis revint chercher ma réponse. Je tergiversai un peu tâchant d'économiser les « morceaux ». Il n'y avait que trois doigts que je ne sentais plus, donc les autres n'étaient pas gangrenés ! « Et si tu ne me coupais que ces trois doigts ? » L'infirmier n'était pas d'accord, la gangrène se généralise vite ! Alors ...

J'avais une frayeur incroyable de me faire opérer par cet homme qui se disait infirmier pour conserver sa place – une véritable sinécure –, mais que la rumeur prétendait avoir été seulement vendeur dans un grand magasin parisien. Ce qu'il connaissait de la médecine, il l'avait appris en soignant les déportés. Je savais qu'il y avait un manque de médicaments, on utilisait des boîtes périmées quand les SS en donnaient, mais je savais aussi que nos gardiens, effrayés des pertes d'effectifs de main-d'oeuvre et de l'impossibilité de la remplacer avaient donné certaines facilités de soins aux déportés malades. Était-ce vrai ?

« Décide tout de suite ! » Je répondis : « Oui, mais que trois doigts. » J'avais peur de trop souffrir... Je me suis mis à pleurer comme un gosse, cela me détendit. Après tout, j'avais lu dans les livres d'histoire que des grognards de Napoléon avaient été amputés sur le champ de bataille ! C'était donc possible et peut-être supportable.

L'infirmier et un autre vinrent me chercher, m'emmenèrent dans la pièce de soins : quelques outils sur une table, une scie spéciale sur une autre, pas de seringue visible ! Une pelote de fil dans un bocal vide, l'alcool s'était paraît-il évaporé, en vérité il avait été bu. On m'attacha très serré sur une table, car je me débattais instinctivement. Je reçus quelques bons coups de poing, je perdis connaissance et me retrouvai le lendemain matin dans mon châlit. Le déporté Russe qui m'avait agressé surveillait mon réveil. Je regardai ma main, je n'avais en effet que trois doigts coupés, l'infirmier avait tenu parole.

Deux jours plus tard, l'infirmier vint me voir, constata l'état de mon pansement et me palpa le haut de la main : la gangrène avait repris sa progression irrémédiablement mortelle...

L'infirmier sembla satisfait d'avoir eu raison. Il fallait couper plus haut, au ras de l'épaule. Le père d'un de mes camarades de résistance avait été amputé en 14-18 à ce niveau, il portait un bras artificiel paraissant très lourd qui pendait lamentablement le long de son corps. C'était très inesthétique, mal adapté et de plus inutile. La décision de me recouper le bras à cet endroit semblait être définitivement prise. Une nouvelle discussion devait-elle reprendre avec cet infirmier sur l'endroit à couper ? Je désirais garder la chance d'avoir le coude qui pourrait peut-être me servir.

J'avais perdu beaucoup de sang lors de la première opération et il n'était absolument pas question d'obtenir une transfusion, d'ailleurs inconnue au camp, et je ne connaissais pas mon groupe sanguin, les autres non plus. Nous étions tous trop faibles et trop maigres pour prendre le risque de donner un sang précieux. La nourriture journalière, composée d'une soupe aux rutabagas et d'une tranche de pain n'était pas assez consistante pour nous fortifier. De plus, j'avais une forte fièvre.

Le coude semblait sain, on me le conserverait avec une partie de l'avant-bras. L'opération eut lieu le matin, suivant le processus précédent, même décor, mêmes outils. J'étais plein de sang, mes pansements aux pieds également. Je perdis encore connaissance. Il me sembla être resté plusieurs heures dans la salle. J'y repris connaissance et constatai que sol et murs étaient tachés de sang, on me reconduisit à mon châlit. On me donna plusieurs comprimés d'aspirine Bayer pour calmer ma douleur, il n'y avait pas d'autres calmants. Mes râles continuels importunaient mes voisins.

[La sélection]

L'infirmerie se composait de deux grands dortoirs et d'un plus petit. Toutes les places étaient prises et la règle de trois malades par lit était toujours en vigueur. Un jour, de grands bruits et discussions se firent entendre dans le couloir central : c'était une visite des SS. Ils emmenèrent de force tous les occupants de la chambre 3, tous

tuberculeux. Des camions attendaient dehors pour les conduire au « sanatorium » de Bergen-Belsen. Nous savions tous ce que cela voulait dire, car quelques mois auparavant de tels convois étaient réguliers. Un SS rentra dans notre salle et passa dans les travées, observa quelques-uns d'entre nous ; peut-être restait-il quelques places dans les camions ? Je cachai avec ma couverture, trop courte à mon goût, mes deux pieds pansés et mon bras coupé, laissant ma main gauche sortie. Le SS passa lentement, silencieux, s'arrêta à ma hauteur et repartit ! J'échappai au voyage.

Ma deuxième opération semblait de moins en moins réussie. La fièvre devenait constante. Je souffrais terriblement et n'avais pas de médicaments à ma disposition. Cependant, un malade français que je ne connaissais pas m'apporta un pot de confiture qu'il avait volé, plein de comprimés d'aspirine Bayer. Au fil des jours je les utilisai tous. On me changea de châlit pour me mettre dans un angle de la salle tout en haut : on m'entendait moins. Mes voisins ne semblaient pas en meilleur état que moi. Toujours dans un état semi comateux, j'étais cependant par moments conscient. Parfois je constatais avec inquiétude que mes battements de cœur s'arrêtaient. Je comptais dans ma tête les secondes ; une fois j'ai compté plus de 10, j'ai cru que mon cœur ne reprendrait plus son rôle. J'ai vraiment pensé que c'en était fini, de mon calvaire et de mes douleurs aussi. Cela faisait une drôle d'impression !

Si mes pieds étaient pratiquement guéris, ma plaie au bras ne se cicatrisait pas : elle se rouvrit, la chair se désagrègeait, les fils et les nœuds seuls paraissaient intacts, le cubitus ou le radius émergeait de cette mélasse noirâtre, mélange de chair, de sang et de pommade noire. Je fus une troisième fois opéré, les SS ayant décidé de soigner les détenus, la main-d'œuvre devenant rare. On me coupa environ 3 cm d'os qui dépassaient de cette marmelade, on m'enleva des chairs mortes, je perdais encore beaucoup de sang. Malgré la lenteur de cicatrisation de ma plaie, l'aspect de celle-ci devenait plus rassurant. Le moral remontait, je commençais à me réalimenter. Le temps de séjour au Revier était pour tous très court, les malades attendaient d'y être admis. Nos gardiens avaient allégé le nombre de malades couchant à trois pour les installer dans la salle 3.

[...]

[Après un bombardement de l'usine] Il fallait trouver un infirmier, on pensa tout naturellement à moi qui étais alité depuis trois semaines, et le plus ancien invalide. L'infirmier vint me chercher, m'obligea à récupérer mes vêtements et me conduisit à la salle n°3. M'étant peu levé depuis mes opérations successives, je titubais de faiblesse. Peu lui importait il m'informa péremptoirement que j'étais nommé infirmier, me donna un seau vide de 10 litres, m'ordonna d'aller le remplir au fond du couloir long de 10 mètres et de le ramener plein afin de nettoyer la pièce. Je protestai, tâchant de faire valoir mon état, je ne pouvais tenir debout (je pesais 32 kg à mon retour).

Cette place ne me semblait pas mauvaise, toujours meilleure qu'un emploi à l'usine, mais fallait-il pouvoir la tenir ! C'était décidé, je tâcherais de tenir ce poste ! Je pris l'anse du seau de ma main toujours recouverte d'un pansement et sortis de la pièce. Je ressentais déjà de la fatigue à être resté debout pour parcourir 10 mètres. Le seau rempli par un autre malade, je n'arrivai pas à le soulever. Il le fallait pourtant. Par petites poussettes, le seau progressait de 10 cm en 10 cm ; j'essayais de rassembler toute la force qui pouvait rester en moi, ma progression était lente. Plusieurs déportés sont passés devant moi mais, supposant peut-être que je subissais une punition, aucun n'est venu à mon secours. A deux reprises, au cours du parcours je suis tombé la tête la première sur le seau en voulant le soulever. Cette mise à l'épreuve se termina cependant, j'étais enfin arrivé à la salle avec le seau. Je pense maintenant que cette pénible tâche m'a permis de concentrer à l'extrême l'ultime force que mon corps et mon esprit recelaient encore. J'avais vaincu l'adversité et repris le moral, mes nerfs se détendaient, l'espoir de mon retour en France renaissait. Cependant, un coup d'œil circulaire de la pièce me fit comprendre la grande infortune qui régnait autour de moi : que de moribonds à la tête bandée, sans jambe ou sans bras ! L'un n'avait plus qu'un bras et une jambe pansée, c'était affreux.

La porte s'ouvrit, un détenu déposa un petit bouteillon : c'était la soupe, la même soupe liquide donnée à tous. Je devais les faire manger, la plupart couchés. C'était une des premières fois que je me servais de ma main gauche. La majorité de mes mouvements étaient inversés. Si je désirais diriger la cuillère à gauche, j'allais vers la droite, mon cerveau n'avait pas encore pris l'habitude de commander ma main gauche et devait être rééduqué. Je me rendis rapidement compte que de nombreux problèmes allaient se poser, notamment pour apprendre à écrire.

La majorité des mutilés étaient fiévreux et dans un état comateux, ils refusaient toute nourriture. Je compris alors que j'avais, pour la première fois depuis mon incarcération, la possibilité de manger quelques soupes supplémentaires. C'était incroyable. Je pouvais ne plus souffrir de la faim et récupérer les kilos perdus depuis mes amputations et mes comas. Pourvu que cela dure ! Je n'étais pas infirmier en nom, mais le hasard m'avait été cette fois-là favorable. Je nettoyait la pièce, pourvoyais aux besoins des amputés, leur donnais les quelques médicaments que les SS avaient spécialement remis pour eux. Ceux-ci tenaient à vérifier par eux-mêmes leur bonne utilisation, mais leurs visites impromptues n'avaient-elles pas un côté sadique ?

Une bonne entente régnait entre les malades et moi-même. Un de ceux-ci qui n'avait qu'une jambe et un bras était tzigane. Arrêté en 1934-35 avec toute sa tribu (femmes, enfants, frères, sœurs, etc.) son sens de la famille semblait très développé : ils avaient le droit, paraissant exceptionnel, de correspondre entre eux de camp à camp ; un de ses jeunes frères était dans notre camp et venait souvent le voir. Son unique jambe ne guérissait pas. Un jour l'infirmier m'apporta une seringue remplie, prête à lui être injectée. J'étais perplexe, non seulement j'étais malhabile de ma main gauche, mais je n'avais jamais fait de piqûre et surtout intraveineuse. Cette piqûre avait été spécialement donnée pour l'intéressé par les SS. L'infirmier ne me lançait-il pas un défi dangereux alors que les SS venaient voir par pure curiosité comment se comportaient « leurs » malades ? Attitude étonnante !

Après l'avoir « charcuté » beaucoup trop longtemps, j'abandonnai, car il m'était impossible d'effectuer cette piqûre. J'allais prévenir l'infirmier qui la lui fit peu après, car lui aussi craignait la réaction des SS. J'appris que cette intraveineuse était urgente, on vint peu après chercher le patient en état comateux pour lui couper sa deuxième jambe : personne ne l'avait prévenu et ce n'est que plusieurs jours après qu'il s'en aperçut à l'occasion de soins que je lui prodiguais. Comme tous les amputés il continuait à sentir son membre comme s'il existait ! C'était pour moi une plaie supplémentaire à nettoyer et un pansement à faire.

[...]

[Evacuation]

Enfin l'évacuation en priorité de l'infirmerie fut décidée. Un train de plusieurs wagons métalliques à charbon, sans toiture, vint se garer à 200 mètres du camp. Le Revier était proche. Une brèche dans les barbelés fut ouverte, une pagaille terrible se produisit : les valides croyant que ces wagons étaient pour eux les prirent d'assaut. Nos gardiens dépassés par les événements ne pouvaient rétablir l'ordre. Les kapos toujours zélés les aidèrent. Certains valides moins pressés se virent réquisitionnés pour aider ou transporter les invalides. D'autres, pris d'une rage subite, allèrent détruire toutes les installations de l'infirmerie ; certains cherchaient des bouteilles susceptibles de contenir de l'alcool. Les dortoirs furent tous également saccagés. Le convoi erra plusieurs jours en campagne, fut stoppé de nombreuses fois par des bombardements ravageurs nous obligeant à l'abandonner et à finir la route à pied pour rejoindre le camp d'extermination de Bergen-Belsen, dit par les SS le « sanatorium » et le « mouvoir », par nous autres. Le typhus, la dysenterie et des milliers de morts nous y attendaient.

Arrivés le 1^{er} avril, nous fûmes quinze jours sans rien manger. La suite fut une autre histoire aussi terrible. Plusieurs résistants déportés de Bourges ou du Cher y périrent.

Source :

Témoignage d'**André Berniot** recueilli en 1990 par les services de l'ONAC 18. Extrait. Plaquette éditée pour le 45^e anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher. AD 18 – Br 4° 1464